

BARRAGE

DE RAPHAEL JACOULOT

Un premier film rigoureux et austère sur la retraite dans une maison isolée d'une jeune mère et de son fils adolescent.

Sous des traits placides se révèle un personnage féminin des plus démoniaques.

Barrage est de ces films dont le personnage principal ne fait qu'un avec la mise en scène, régnant en maître invisible sur une toile d'araignée insidieusement déployée. Très jeune mère d'un adolescent, Sabine décide de s'éloigner de la ville où elle travaille et habite pour emménager avec son fils dans une maison située près d'un barrage, isolée en pleine campagne. Sans que les raisons de ce déménagement soient clairement exposées, on devine progressivement qu'à cette décision correspond la prise de conscience chez cette femme que son grand garçon est en âge de s'émanciper un peu et que l'imminence de son éloignement la terrifie. Une scène fera vaguement allusion à l'arrachement, à la naissance de l'enfant à sa mère trop jeune, mais on n'en saura guère plus. La mesure des dégâts engendrés par cette installation en plein cœur des beaux et ténébreux paysages francs-comtois ne se prend pas immédiatement, malgré la lisibilité de la métaphore du barrage. On se surprendra à considérer l'étendue du sinistre avec le sentiment glaçant d'avoir suivi dans une étrange et brutale transparence ce glissement vers l'irréversible. Savamment distillés dans le temps elliptique du montage et la calme clarté des apparences, les indices du dérèglement s'insinuent dans un jeu de résistance et d'enfermement terrifiant

de tranquillité et de familiarité. La folie montante de Sabine ne s'abandonne jamais à l'hystérie spectaculaire (qui menace pourtant souvent quand le cinéma s'aventure sur ce terrain éminemment casse-gueule) mais épouse intelligemment le trouble des surfaces sur lesquelles on bute.

Sous des traits placides se révèle un personnage féminin des plus démoniaque, plus proche de la sorcellerie que du cas pathologique, mais une sorcellerie sans folklore, épousant les contours tangibles et lacunaires d'une réalité épurée. Pour son premier long métrage, Raphaël Jacoulot (ancien élève de la Fémis) parvient à tirer de ce lent phagocytage une réelle force fantastique en imposant un univers rigoureux, tenu par le silence et de justes distances. Certes, on peut reprocher à sa mise en scène très cadrée une certaine application scolaire, un soupçon de frilosité, mais quelque chose vit ici qui dépasse ce contrôle. Cette chose est simple, mais opérante comme jamais sous les traits de la lumineuse Nade Dieu (Notre musique de Godard) : le visage le plus expressif du fantastique est ici le sien, aussi clair qu'énigmatique, véritable lieu du barrage grondant dont découle toute la puissance dévastatrice du film.

Amélie Dubois